

centre
national
de la
danse

saison
2012 / 2013

médiathèque

Lycette Darsonval



Maquette de costume d'Eugène Lacoste (1876)



Lycette Darsonval dans « Sylvia » (années 1940)

une incarnation idéale de « Sylvia »

Le rôle de « Sylvia » que lui avait transmis Carlotta Zambelli (1877-1968) reste attaché à la danseuse étoile de l'Opéra de Paris Lycette Darsonval (1912-1996). Elle s'impose en nymphe de Diane qui succombe à l'amour, triomphant par son éclat, son autorité et un inégalable travail des pointes. Le critique Maurice Brillant en 1952 n'hésite pas à affirmer : « Aujourd'hui c'est Lycette Darsonval qui est "Sylvia" , et avec quelle maîtrise... Chaque interprète ayant son style, elle met dans tout le rôle une grandeur (légère au surplus, harmonieuse) et une noblesse admirables » (« Arts », 4 janvier 1952).

1, rue Victor Hugo
93507 Pantin cedex
01 41 83 98 98
www.cnd.fr
reservation@cnd.fr



Présentation du ballet

Le ballet « Sylvia » fut créé en 1876 avec une chorégraphie de Louis Mérante, sur un livret de Jules Barbier et du Baron de Reinach.

Les librettistes s'étaient inspirés de l'oeuvre du poète Torquato Tasse, dit Le Tasse, lequel avait emprunté à la mythologie classique antique le personnage de la chasseresse Sylvia qu'il mit en scène dans sa pastorale « Aminta » (1573).

Jules Barbier et le Baron de Reinach élaborèrent alors l'intrigue suivante :

Dans un bois sacré où la nuit s'ébattent faunes et dryades, le berger Aminta épie la nymphe de Diane, Sylvia, dont il est amoureux. Il la surprend au bain en compagnie de ses nymphes mais il est découvert et Sylvia le blesse d'une flèche; elle en éprouve aussitôt du regret. Cependant elle n'a pas le temps de s'attendrir qu'elle est enlevée par le brutal Orion.

A l'acte II, le chasseur Orion enferme Sylvia dans sa grotte et tente d'abuser d'elle, mais celle-ci parvient à l'enivrer et s'enfuit, aidée par l'Amour. Dans le second tableau, alors qu'ils sont sortis de la caverne, l'Amour révèle à Sylvia son amour pour Aminta.

A l'acte III, près du temple de Diane, la foule célèbre Bacchus. Grâce à plusieurs métamorphoses de l'Amour (en sorcier puis en pirate), Aminta finit par retrouver Sylvia. Orion redevient menaçant, mais Diane sort de son temple et le tue. Elle s'apprête à châtier ensuite Sylvia pour avoir rompu son voeu de chasteté quand l'Amour s'interpose, obtenant de la déesse qu'elle consente à l'union de la nymphe et du berger.

La chorégraphie de « Sylvia », créée par le maître de ballet Louis Mérante (1828-1887), suit de façon détaillée l'intrigue du livret [VOIR VITRINE 1]. Pour cela, elle comporte une grande part de dialogue mimé. De ce point de vue, les rôles masculins (Aminta et tout particulièrement Orion) tiennent plus de la pantomime que de la danse. La chorégraphie se déploie également dans les grands mouvements d'ensemble, prétextes aux évolutions du corps de ballet. Mais le ballet réserve surtout des variations à l'héroïne campée par Rita Sangalli (1849-1909), qui brille dans trois moments de bravoure : la scène de l'escarpolette (Sylvia se sert des lianes se trouvant au-dessus du ruisseau comme d'une balançoire) de l'acte I, celle où elle enivre Orion à l'acte II, et, clou du spectacle, celle dite des pizzicati où Sylvia, voilée, tente de se faire reconnaître d'Aminta (acte III).

Après le succès de « Coppélia », Léo Delibes (1836-1891) se vit confier l'écriture d'une deuxième partition complète du ballet « Sylvia ». Tout en se pliant aux traditionnelles exigences du genre et aux nécessités de la chorégraphie (scènes de pantomime, évolutions de groupe, pas de deux et variations des solistes), Léo Delibes signa une composition d'une grande richesse mélodique et qui tendait à rendre « symphonique » la musique du ballet.

Alors qu'il avait collaboré pour la première fois en 1876 à la création d'un opéra, Eugène Lacoste (1818-1907) dessina, la même année, pour « Sylvia » les costumes de son premier ballet [VOIR VITRINE 1 ET 2]. Lors de la création de « Sylvia », le journaliste Georges Boyer explique la révolution que l'on doit à Eugène Lacoste : « Quand on le charge de représenter une époque, son premier soin est de s'enfermer à la bibliothèque pendant plusieurs jours ; il en sort avec des éléments considérables, son imagination fait le reste. Mais, tout le temps que dure son travail, il est complètement absorbé, il vit véritablement avec les gens qu'il doit peindre et s'étonne de voir autour de lui des passants costumés autrement qu'eux. Ses dessins préparés, il les porte au théâtre. Alors la lutte commence, lutte avec les directeurs, les auteurs, les costumiers, les interprètes, qui veulent tout modifier à leur guise [...]. Lacoste résiste avec une obstination incroyable et finit toujours par triompher. Pourtant, ce qu'il demandait était colossal. J'ai dit qu'il avait accompli une véritable révolution, c'est la vérité. Depuis cinquante ans, le ballet était habillé de tulle quels que fussent l'époque ou le genre. Lacoste a remplacé le tulle par le lainage, et il a plié à sa volonté les belles chevelures de ces dames. » (G. Boyer, Le Figaro, 1876.)

Créé le 14 juin 1876 dans la nouvelle salle de Charles Garnier, le ballet « Sylvia » fut représenté jusqu'en juillet 1884. Il fut remonté le 17 juin 1892, à l'attention de Rosita Mauri (1856-1923) qui succéda à Rita Sangalli dans le rôle-titre. Mais l'incendie qui détruisit les décors de l'Opéra en 1894, dont ceux de « Sylvia », entraîna la disparition du ballet du répertoire du théâtre.

Des versions successives

Outre les versions chorégraphiques montées à l'étranger, « Sylvia » connut en France une certaine postérité.

L'Opéra de Paris reprit le ballet le 19 décembre 1919 dans une nouvelle scénographie. La chorégraphie de Louis Mérante étant perdue, Léo Staats (1877-1952) fut chargé d'en composer une nouvelle. Le ballet fut donné régulièrement jusqu'en 1929. Albert Aveline (1883-1968) y incarnait le rôle d'Aminta, mais cette version reste attachée à la figure de Carlotta Zambelli, à l'attention de laquelle elle fut réalisée.

Le ballet fut repris une deuxième fois, mais dans une nouvelle scénographie et dans une version plus courte signée par Serge Lifar (1905-1986). Créée le 12 février 1941, cette production fut donnée jusqu'en juin 1944. Si le rôle-titre fut d'abord partagé entre trois ballerines, Lycette Darsonval s'imposa rapidement sur ses deux consoeurs, devenant l'incarnation idéale de « Sylvia » pendant de nombreuses années. [VOIR VITRINE 1]

Le 8 novembre 1946, Albert Aveline fut chargé de remonter le ballet, aidé par Carlotta Zambelli. Cette version se veut héritée de Louis Mérante mais tient en réalité de celle chorégraphiée par Léo Staats qu'Aveline connaissait bien pour l'avoir longtemps dansée. Le ballet fut donné jusqu'en décembre 1947 puis repris le 23 juillet 1951 pour quelques représentations jusqu'en janvier 1952. Lycette Darsonval en demeura l'interprète principale. [VOIR VITRINE 1]

Elle conçut par la suite un arrangement chorégraphique pour sa propre compagnie qui tourna en Province et à l'étranger, avec un effectif réduit. [VOIR VITRINE 1]

Lycette Darsonval fut finalement sollicitée pour chorégrapier une nouvelle production du ballet dans une scénographie renouvelée. Créée le 16 novembre 1979, cette version, représentée jusqu'au 17 décembre 1979, se veut un hommage à la tradition française du ballet. Elle reprit cette version l'année suivante avec le Ballet central de Pékin. [VOIR VITRINE 2]

Le rôle de « Sylvia » reste tellement attaché à Lycette Darsonval que le chorégraphe John Neumeier lui dédia en mai 1996 la version qu'il réalisa du ballet.

[Cette présentation a été élaborée à partir des textes écrits par Nathalie Lecomte et disponibles sur le portail de la médiathèque du Centre national de la danse (mediatheque.cnd.fr) : Ressources en ligne > Thèmes et textes]

Lycette Darsonval (1912-1996)

Née en 1912, Lycette Darsonval est admise à l'école de l'Opéra de Paris à l'âge de douze ans. Après avoir réussi son examen d'engagement au sein du corps de ballet, elle grimpe rapidement les différents échelons. Coryphée, elle est distribuée en 1929 dans « Sylvia » où triomphe Carlotta Zambelli avant de participer aux « Créatures de Prométhée » que vient de monter Serge Lifar en remplacement de George Balanchine. Après une parenthèse hors de l'Opéra au cours de laquelle elle est engagée par Serge Lifar pour être sa partenaire lors d'une tournée qu'il organise aux Etats-Unis, elle réintègre le corps de ballet où elle est promue première danseuse à l'automne 1936. S'imposant pour succéder à Olga Spessivtseva dans le rôle de Giselle, elle incarne pour la première fois en 1936 ce rôle qui gardera sa prédilection [VOIR VITRINE VERTICALE].

Dès son retour, la carrière de Lycette Darsonval à l'Opéra est intimement liée à celle de Serge Lifar dont elle devient l'une des partenaires et des interprètes privilégiées [VOIR VITRINE VERTICALE]. Elle crée notamment « David triomphant » (1937), « Oriane et le prince d'Amour » (1938), « Joan de Zarissa » (1942), « Suite en blanc » (1943), « Zadig et Lucifer » (1948), « Le Chevalier errant » (1950) et « Variations » (1953). Dans « Phèdre » (1950), elle est d'abord Oenone avant de reprendre le rôle-titre créé par Tamara Toumanova. Première héroïne lifarienne, elle se voit ainsi offrir en 1938 un rôle dramatique et passionné dans « Oriane et le prince d'amour », lui valant d'être nommée « danseuse étoile » le 1^{er} janvier 1940, distinction qu'elle est la première (avec Solange Schwarz) à recevoir officiellement à l'Opéra de Paris.

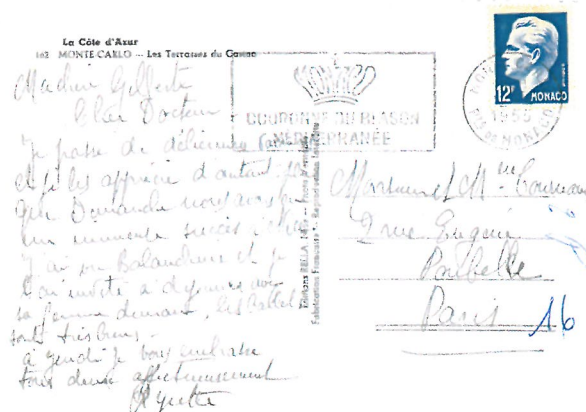
...

Lycette Darsonval est également amenée à danser des ballets de différents chorégraphes qui travaillent pour la troupe, soit lors de créations d'Albert Aveline (« Elvire », 1937 ; « La Grande Jatte », 1950 ; « La Tragédie de Salomé », 1954 [VOIR VITRINE VERTICALE]) et George Balanchine (« Le Palais de cristal », 1947), soit pour la reprise ou l'entrée d'œuvres au répertoire : « Sylvia » (versions de Serge Lifar, 1941 et d'Albert Aveline, 1946) [VOIR VITRINE 1] ; « Les Deux Pigeons » (Albert Aveline, 1942), « Coppélia » (Aveline, 1944) ; « Le Lac des cygnes » (acte II Gsovski, 1947) et le pas de deux du « Cygne noir » (Petipa, 1951) ; « Casse-Noisette » (acte II, Jean-Jacques Etcheverry, 1947) ; « Le Pas de quatre » (1959, Sir Anton Dolin) où elle incarne Taglioni. Se découvrant très tôt, elle-même, un goût pour la chorégraphie, elle fait entrer deux de ses ballets au répertoire de l'Opéra (« La Nuit vénitienne » en 1939 et « Combat » en 1957-1958 [VOIR VITRINE VERTICALE]), mais c'est surtout à l'occasion de galas et pour nourrir les programmes de la petite compagnie qu'elle anime hors de l'institution qu'elle se lance dans la chorégraphie. Elle signe ainsi une quinzaine de créations, alternant les pièces sans intrigue avec des œuvres narratives ou encore des ballets d'atmosphère symbolique. Mais l'essentiel de ses créations est destiné à illustrer un programme particulier, intitulé « Trois Siècles de danse à l'Opéra de Paris » qu'elle aménage au fil du temps et en fonction des effectifs de sa compagnie. De 1941 à 1967, elle y retrace ainsi les principales étapes de l'histoire du ballet français. Elle conclut sa carrière de « choréauteur », en montant en 1979 une version intégrale de « Sylvia » pour l'Opéra de Paris reprise l'année suivante par le Ballet central de Pékin [VOIR VITRINE 2].

Lycette Darsonval fait ses adieux officiels à la troupe de l'Opéra de Paris le 17 décembre 1959 [VOIR VITRINE VERTICALE]. L'enseignement, la chorégraphie, la participation à des jurys de concours internationaux, la présentation de conférences, la fréquentation de la Librairie-Galerie de Gilberte Cournand dont elle est depuis longtemps l'amie [VOIR VITRINE 3 ET 4] lui permettent cependant de rester en contact avec le milieu. « La danse a été mon sacerdoce. Je n'ai vraiment vécu que pour elle » avoue-t-elle en conclusion du livre de ses souvenirs publié en 1988. Rongée par une polyarthrite qui la fait terriblement souffrir, elle meurt à Saint-Lô le 1er novembre 1996.

D'après Nathalie Lecomte

Lycette Darsonval - Gilberte Cournand, un lien indéfectible



Libraire, galeriste et critique de danse, Gilberte Cournand (1912-2005) est à l'origine des collections historiques de la médiathèque du Centre national de la danse. Sa passion pour la danse naît de sa rencontre en 1945 avec Lycette Darsonval qu'elle suit tout au long de sa carrière. Elle tient en particulier des carnets personnels en 1949 et 1950 dans lesquels sont consignés tous les aspects de la vie professionnelle de Lycette Darsonval [VOIR VITRINE 3]. Elles nouent également une amitié profonde et durable dont témoigne une abondante correspondance. [VOIR VITRINE 4]

Sa librairie-galerie "La danse" créée en 1951 et située Place Dauphine (puis rue de Beaune à partir de 1965) est jusqu'en 1989 le lieu privilégié de rencontres entre les artistes ainsi qu'avec leurs admirateurs à l'occasion d'expositions, d'hommages et de séances de signatures. Lycette Darsonval y pose dans son célèbre costume de « Giselle ». [VOIR PHOTOGRAPHIES DES VITRINES 3 ET 4]

La médiathèque du Centre national de la danse vous propose également, sur son portail documentaire, un focus réalisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Lycette Darsonval : mediatheque.cnd.fr